



PRÉSENCES DU CINÉMA

ED VAN DER ELSKEN

La vie folle

MICHEL CIMENT



Ed van der Elsken : *Fille dans le metro*, Tokyo, 1981 (Nederlands Fotomuseum Rotterdam © ed van der Elsken / collection Stedelijk Museum Amsterdam)

Jamais deux sans trois. Le musée du Jeu de paume propose, après « Soulèvements » et « Eli Lotar », une autre exposition innovante qui conjugue photographie et cinéma. Elle fait découvrir du même coup un artiste néerlandais, Ed van der Elsken, jamais exposé dans notre pays et peu connu, en particulier comme réalisateur. Il est dans la lignée d'une forte tradition de son pays telle que l'ont illustrée les maîtres de l'âge d'or de la peinture hollandaise avec la précision quasi documentaire de leurs travaux, que ce soient les églises désertes de Pieter Jansz Saenredam, les bovins de Paulus Potter, les natures mortes de Pieter Claesz, ou les intérieurs de Pieter de Hooch. Il est aussi proche d'un Joris Ivens mais sans sa fermeture idéologique mao-stalinienne et du grand Johan van der Keuken. Comme eux, c'est un Hollandais volant qui n'a cessé, en quarante ans d'activité, de sillonner la planète de l'Afrique au Japon, de Paris à Hong Kong. Ses œuvres cinématographiques ont peu circulé, dues en partie à leur destination télévisuelle. Allant plus loin encore que le Ciné-Ceil cher à Dziga Vertov, il rêvait de se faire greffer dans la tête une minuscule caméra dont l'objectif filmerait 24 heures sur 24.

Dans l'un de ses films, *The Infatuated Camera* (1971), il déclarait : « Je me réjouis de la vie. Je ne suis pas compliqué, je me réjouis de tout, l'amour, le courage, la beauté. Mais aussi le sang, la sueur et les larmes. Garde les yeux ouverts ». À la fin des années 60, Van der Elsken est synchrone avec les mouvements de contestation de la société de consommation. Il mène une vie de rebelle, photographie et filme les punks, les sans-abri, les musiciens des

rues, les femmes dont il exalte l'attrait physique en les interpellant : « Hello beauté, regarde l'appareil. » Proche du mouvement hippie, il semble faire écho à David Dalby, spécialiste des langues africaines qui prétendait que le terme hippie trouvait son origine dans la langue wolof du Sénégal qui veut dire justement « ouvre les yeux ». Nul doute que son long séjour à Paris dans les années 50 n'ait formé son regard. Son premier livre publié, un roman-photo *Une histoire d'amour à Saint-Germain-des-Prés* (1956) contient des éléments autobiographiques. Il évoque les bistrot du quartier, le café Chez Moineau, rue du Four. C'est sur les bords de la Seine qu'il a croisé Guy Debord, fréquenté les photographes de l'agence Magnum, filmé son ami peintre Karel Appel. Comme Rouch et Depardon, il part pour l'Afrique centrale, comme Marker

et Wenders, il s'entiche du Japon qu'il visitera une quinzaine de fois à partir de 1959. Toutefois, comme Antée, il revient sans cesse à ses sources, à sa ville natale, Amsterdam. Il y filme, dès 1963, les enfants des rues (*Little Darlings*) et en 1965 la destruction du quartier juif. La même année, ce sera *Poverty* sur les déshérités des quartiers pauvres. Dans un important essai du très riche catalogue Susan Aasman étudie son travail pour le cinéma. C'est parce qu'il n'arrivait pas à faire éditer ses livres qu'il s'est décidé à tourner des films, entreprenant des stages chez Fons Rademakers et Raoul Coutard.

Si le social le sollicite, il est devenu aussi un peintre de l'intime. Dans *Welcome to Life* (1963), il filme sa femme enceinte Gerda van der Veen et leur fille puis, dans *Death in the Port Jackson Hotel* (1972), il évoque sa muse Vali Myers, la protagoniste d'*Une histoire d'amour à Saint-Germain-des-Prés* et dans *Mr. Ed et le cinéma parlant* (1981), son voyage en Europe avec sa troisième épouse Anneke Hilhorst et leur fils. Son dernier long métrage *Bye* (1990), l'année de sa mort, chronique l'évolution de son cancer. À l'instar des autoportraits si véridiques de Rembrandt et de ses peintures de son épouse et de son fils, il livre des témoignages de sa vie privée après avoir été l'observateur impliqué de son temps. ■

« Ed van der Elsken. La vie folle », musée Jeu de paume jusqu'au 24 septembre.

Catalogue sous la direction de Hripsimé Visser, Xavier Barral / Jeu de paume, 2017, 288 p.